

## Retour sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes.

Anne-Lise Rey, (Université Paris Nanterre, IRePH)

**Résumé :** Dans le chapitre que Malebranche consacre à l'imagination dans la *Recherche de la vérité*, il établit le lien entre la diversité des esprits animaux et l'importance des facteurs physiologiques externes, en soulignant la « délicatesse » des fibres de la femme. En effet, Malebranche distingue deux causes physiques du dérèglement de l'imagination : l'une physiologique porte sur la délicatesse des fibres du cerveau et touche tout particulièrement les personnes vulnérables et fragiles. L'autre est le fait des esprits animaux, ces corpuscules vaporeux qui partent du cerveau pour aller dans les nerfs et sont à l'origine de nos impulsions psychologiques. Soixante-dix ans plus tard, Maupertuis dans le chapitre XV de la *Venus Physique* (1745) reconnaît l'impact de l'imagination mais n'admet pas la ressemblance entre ce qui cause la passion (bonne ou mauvaise) et l'effet qui en résulte sur le corps de l'enfant. Entre ces deux textes, une littérature dite « populaire » s'est emparée de cette croyance selon laquelle l'imagination de la mère peut marquer, au sens propre, le corps de l'enfant jusqu'à expliquer la monstruosité de certains corps. Cette littérature a réinvesti l'instrument épistémique des esprits animaux de manière différenciée : de sa reprise fidèle à son absence assumée, c'est toute une palette explicative qu'il convient de retracer. Si l'explication de ces empreintes sur le corps de l'enfant convoque traditionnellement une réflexion sur le déséquilibre des humeurs, elle est aussi l'occasion d'analyser de manière quasiment ethnographique un fantasme devenu lieu commun, celui d'une supposée « théorie populaire de l'hérédité ». L'enjeu de ce chapitre est de revenir en amont du partage entre culture savante et culture populaire et de montrer à travers l'analyse de textes savants publiés dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle et d'articles du *Journal des sçavans* l'intrication entre fantasmagories fictives et discussions théoriques serrées sur la théorie malebranchiste de l'imagination.

**Mots clefs :** Malebranche, imagination, esprits animaux, traumatisme in utero, passions, empreinte.



(*Elephant Man*, David Lynch, 1980)

[https://www.youtube.com/watch?v=vHswu1Ad\\_wI](https://www.youtube.com/watch?v=vHswu1Ad_wI)

Avant que ne soit connue la maladie<sup>1</sup> qui affecta Joseph Merrick, dont la vie inspira à David Lynch le film *Elephant Man*, le fantasme de l'impact d'un imaginaire maternel sur la formation du fœtus fut l'objet d'une longue histoire. En ouvrant son film par un plan sur le visage d'une femme qui se révèle être un portrait, puis en passant de cette image à son modèle vivant, Lynch joue avec le statut de l'image et construit l'horizon d'attente du film. Ainsi, en faisant le lien entre le cauchemar de la mère piétinée par des éléphants et la naissance de son fils – difforme –, Lynch rejoue le motif du pouvoir de l'imagination des femmes enceintes en offrant une visualisation des objets de l'imagination et en se situant explicitement dans une interprétation qui fait droit à une théorie de l'imitation : le visage de l'enfant imite et ainsi exprime ce qui provoqua les passions maternelles (peurs ou envies).

Des travaux récents menés par une équipe de l'Inserm en 2012 ont établi, après d'autres, une incidence du stress prénatal (deuil, séparation, perte d'emploi) sur la santé du futur bébé. Le stress maternel pourrait donc produire des pathologies chez l'enfant dans la mesure où le stress génère des sécrétions hormonales qui passent la barrière placentaire, de telle sorte que le cortisol, autrement appelé l'hormone du stress, se retrouve en quantité plus ou moins importante, dans le sang du bébé. Accouchement prématuré, retard de croissance, petit poids à la naissance, pathologies de l'oreille ou des voies respiratoires, risques accrus d'asthme ou d'eczéma sont souvent associés au traumatisme subi par la femme enceinte. A cet impact physiologique s'ajoute un impact psychologique qui peut se manifester par des troubles dans la régulation du système nerveux du fœtus. Mais ces mêmes études insistent sur deux éléments importants : premièrement, la difficulté, dans un contexte multi-factoriel, d'identifier et d'isoler la part propre au stress et, deuxièmement, la réversibilité massive de ces impacts. Comme l'écrit Françoise Molénat : « ce qui peut rendre le fœtus vulnérable *in utero* peut être récupéré à la naissance<sup>2</sup>. »

Si j'ai voulu commencer cet article en évoquant ces divers éléments, de part et d'autre du spectre de cet objet, c'est pour rappeler qu'il y a bien une actualité de ce vieux motif de l'histoire des idées médicales qui fait, encore aujourd'hui, de l'explication scientifique, un objet de fantasmes.

---

<sup>1</sup> Le syndrome de Protée.

<sup>2</sup> Françoise Molénat, pédo-psychiatre, responsable de l'unité pédopsychiatrique Petite Enfance du CHU de Montpellier et co-auteur avec Luc Rogier de *Stress et Grossesse. Quelle prévention pour quels risques?* paru aux éditions Erès en 2011.

## 1. Les « envies » au crible du mécanisme

L'« envie » fut longtemps le terme utilisé pour désigner les marques de naissance. Comment le sémantisme de l'envie s'effondre-t-il ? Dans l'histoire longue de l'entrelacement entre théorie scientifique et fantasmagories, j'aimerais essayer de déterminer la place et la fonction de la théorie des esprits animaux dans l'explication de l'imagination des femmes enceintes en m'appuyant sur des recueils de textes consacrés à cette question.

En 1745, a été publié un ensemble de *Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes, où l'on combat le préjugé qui attribue à l'imagination des mères le pouvoir d'imprimer sur le corps des enfants renfermés dans leur sein la figure des objets qui les ont frappés*. L'Avertissement du libraire indique quel est le projet de l'ouvrage publié par Isaac Bellet, médecin et membre de l'Académie de Bordeaux : il s'agit de détruire ce préjugé « très général et très préjudiciable au repos et à la santé des femmes enceintes » (iii) de manière plus efficace que ne le fit Blondel en 1727 dans son écrit publié anonymement *The Strength of Pregnant Women Imagination Examined* (traduit en français en 1737 par Albert Brun sous le titre *Dissertation physique sur la force de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus*). Or, pour détruire ce préjugé, il ne faut pas s'appuyer sur des autorités philosophiques et des « principes connus des physiciens » ce qui est le cas des *Mémoires de l'Académie Royale des sciences* qui traitent de cette question. En bref, il faut une méthode simple, accessible aux personnes peu instruites (entendons ici, explicitement, les femmes) qui puisse les convaincre et ce n'est pas la forme de la dissertation qui peut la fournir.

On pourrait s'interroger sur la manière d'interpréter cette stratégie argumentative à destination des femmes. Certes, le cadre est bien connu depuis *l'Entretien sur la pluralité des mondes* de Fontenelle (et sans doute bien avant) un genre d'écriture s'est progressivement forgé : il faut parler « simplement » (sic) à ces êtres peu instruits que sont les femmes pour avoir une chance de se faire comprendre. Et l'ensemble des lettres est parsemé de réflexions sur l'intelligence de l'interlocutrice de Bellet. Mais, il peut être intéressant sous le cadre convenu, de lire le texte autrement : il faut s'appuyer sur « des faits certains » et « en faire connaître la véritable cause. (Bellet, iv et v) » A mes yeux, sous le stéréotype avec lequel joue Bellet, on peut lire une véritable proposition épistémologique : « réunir les connaissances physiques et anatomiques ; établir les principes avec simplicité ; lier entre elles les conséquences avec une exactitude scrupuleuse, et attacher l'esprit à des objets abstraits en les lui rendant intelligibles par la manière de les traiter (vi). » Or, cette proposition — « un ouvrage *philosophique* destiné à leur instruction » (v) — dessine un programme de lecture. Comment proposer une nouvelle interprétation de cette généalogie du motif du pouvoir de l'imagination des femmes enceintes et mettre un terme au préjugé en forme de superstition ? En

cherchant la cause des faits avérés, en présentant simplement les principes, en traduisant les objets abstraits de manière intelligible.

C'est effectivement ce à quoi se livre Bellet qui commence par reconnaître que « la crédulité paraît en quelque sorte fondée ici sur l'expérience » (3) et pour faire disparaître ce préjugé nuisible, plutôt qu'un ensemble de connaissances, il mobilise des arguments généraux : l'impossibilité pour la mère de *communiquer* à l'enfant ses craintes ou désirs, l'impossibilité d'imprimer sur le corps de l'enfant des figures *ressemblantes* à ce qui a suscité les passions de la mère et l'uniformité du *mécanisme* naturel de la génération (qui récuse le pouvoir causal de l'imagination).

Ce texte a fait l'objet d'un compte-rendu publié dans le *Journal des Sçavans* en août 1745<sup>3</sup>. Le compte-rendu s'ouvre sur le rappel des deux options interprétatives habituellement reçues : 1) l'excitation de mouvements dans le cerveau d'une femme enceinte provoquée par un désir cause des dérangements à la naissance des enfants ; et 2) le fœtus dans le ventre de la mère a les mêmes impressions que celles éprouvées par la mère lorsqu'elle craint quelque chose, de telle sorte que ces impressions avaient souvent « tracé sur le fœtus des figures permanentes et semblables à celles que la mère avait aperçues. » Le rédacteur de l'article cherche à évaluer la force argumentative de l'ouvrage à l'aune de sa capacité à neutraliser, ou mieux, à disqualifier (*Journal des Sçavans*, 460) à la fois l'hypothèse de la *liaison* entre la mère et le fœtus et celle du pouvoir *causal* de l'imagination des femmes enceintes. Il procède ensuite à l'évaluation du démontage minutieux de la thèse dite malebranchiste en mettant en évidence, d'un point de vue physiologique, l'impossibilité d'une similitude des fibres de l'enfant et de la mère ainsi que celle d'une disposition égale : « peut-on dire que la fibre de l'enfant soit semblable à celle de la mère et l'action de la force qui est celle de l'objet aperçu produira-t-elle le même effet sur l'un que l'autre ? » (461)

Le rédacteur du compte-rendu semble déplorer la « concession » faite par Bellet à Malebranche qui tout en récusant la production de « figures occasionnées par des objets extérieurs, » admet dans certaines circonstances un pouvoir causal de l'imagination (un « mécanisme ») susceptible de créer

---

<sup>3</sup> *Journal des Scavans*, août 1745, p. 459-476. Le compte-rendu formule la position du problème en ces termes : « Plusieurs physiciens ont examiné la question dont il s'agit ici, quelques uns ont soutenu que certains mouvements excités dans le cerveau d'une femme enceinte à l'occasion de quelque désir ou de tout autre sentiment, étaient la cause de plusieurs dérangements que l'on remarque à la naissance de quelques enfants. D'autres ont prétendu que l'enfant dans le sein de la mère recevait les mêmes impressions qui étaient communiquées à la mère ; ils ont même avancé que ces impressions faites par la crainte ou par quelque objet extérieur avaient souvent tracé sur le fœtus des figures permanentes et semblables à celles que la mère avait aperçues. » (p. 459-460).

Il propose ensuite de rendre compte de la thèse de Bellet ainsi : « Le but que se propose l'Auteur est de prouver que la force de l'imagination ne peut imprimer sur le corps des enfants la figure des objets qui ont frappé la mère : il fait voir d'abord que la mère ne peut communiquer à son enfant ses idées et quand cette hypothèse sera vraie, il tachera de prouver ensuite qu'aucune passion n'est capable de produire sur la peau d'un enfant, une figure semblable aux objets qui l'ont excitée. Enfin il déduira toutes ces marques ou tous ces signes extérieurs des lois communes et générales à tous les animaux et végétaux. » (p. 460)

des difformités et des maladies chez l'enfant : « Il pense que quelques passions sont capables de suspendre la circulation du sang comme d'autres de le faire couler avec trop de rapidité. » (461)

C'est le cadre de réflexion dans lequel est introduite la thématique des esprits animaux. L'argumentaire est fondé sur des considérations physiologiques, « une chose certaine et reconnue de tous les anatomistes » que l'on peut rapidement restituer de la manière suivante : 1) « aucun nerf ne passe de la mère à l'enfant; » 2) le cordon qui relie la mère à l'enfant est exclusivement composé de vaisseaux sanguins et lymphatiques qui « ne peuvent communiquer aucune idée, puisqu'ils sont privés de tout sentiment » (461) ; 3) Le chemin emprunté par les esprits du cerveau de la mère jusqu'au cerveau de l'enfant passe par tant d'organes différents et est mélangé à tant de liquides qu'il paraît très difficile de penser, dans les seuls termes viables pour un physicien, c'est-à-dire *mécaniquement*, qu'une impression semblable à celle éprouvée par la mère parvient dans le cerveau de l'enfant<sup>4</sup>. Néanmoins, « ce serait aussi trop conclure que de soutenir que l'enfant est exempt de toutes les révolutions qui arrivent à la mère. » 4) Le cours des esprits ne peut « graver sur le corps de l'enfant la figure déterminée d'un objet qui aura excité quelque idée. » 5) La génération des hommes, des animaux et des végétaux est soumise aux mêmes « lois du mécanisme, » par conséquent c'est également le même principe qui explique les accidents propres à cette fécondation ; 6) c'est le défaut de nutrition qui explique l'essentiel des difformités (il en résulte un défaut de développement de certains organes) et non l'imagination des mères.

Pour évaluer la pertinence de la théorie des esprits animaux dans ce texte, c'est sa vraisemblance explicative qui est jugée à l'aune de la possibilité anatomique effective de l'impact de l'imagination sur le fœtus. C'est en entrant dans le détail du parcours des esprits animaux du corps de la femme enceinte à celui du fœtus que le motif de l'impact est jugé irrecevable. A cet égard, l'examen attentif de la vraisemblance de la théorie des esprits animaux permet de récuser la reproduction mécanique, de reconnaître l'impact sans admettre la disposition mimétique et d'inscrire l'explication des difformités dans le champ plus large de l'ensemble des êtres naturels (animaux et végétaux) sous

---

<sup>4</sup> « Si l'on veut examiner par quelle route doivent passer les esprits qui ont ébranlé la mère avant que de passer à l'enfant, on verra qu'ils doivent être nécessairement renvoyés du cerveau de la mère dans les muscles ; que là ils doivent prendre un mouvement particulier, se mêler avec le sang, se confondre avec la masse des liqueurs, et être portés dans les vaisseaux capillaires qui se distribuent dans le sein de la mère pour passer dans le cordon qui réunit l'enfant à la mère. Après ces différents détours, ces mêmes esprits recommencent une nouvelle circulation pour se séparer du reste du sang et être dirigés dans le cerveau de l'enfant : peut-on après cela penser que ce premier liquide qui a causé la sensation et qui est confondu et mêlé avec tant d'autres de différentes espèces, puisse conserver l'effet de la première impression, un Physicien a de la peine à avoir une idée nette de ce mécanisme. Il n'est donc pas probable qu'il puisse se former chez l'enfant une impression semblable à celle de la mère : à plus forte raison l'enfant ne peut voir ni avoir des désirs ou d'autres passions conjointement avec la mère. » (p. 461-462)

l'explication commune d'un défaut de nutrition. Le motif de l'imagination demeure présent, mais c'est l'imagination de celui qui interprète la difformité qui est en jeu et pour tout dire discutée<sup>5</sup>.

En un sens, le démontage minutieux de l'envie comme pouvoir causal *ouvre un espace esthétique au sens large* : il ne s'agit plus d'expliquer la reproduction mimétique de l'envie de la mère sur le corps de l'enfant, selon le modèle d'une création artistique régie par l'imitation. Il s'agit d'inclure l'interprète (le spectateur) dans l'espace en jeu : c'est l'imagination de celui qui voit le corps de l'enfant (marqué, difforme, etc.) qui cherche à identifier « l'envie » de la mère et par là la forge de toutes pièces<sup>6</sup>.

Cet ensemble de lettres est un bon témoignage de la réception des théories médicales sur l'imagination des femmes enceintes et de l'évaluation des positions selon, me semble-t-il, deux critères majeurs : la possibilité de produire une *explication mécanique* de l'impact de l'imagination et l'exigence logique d'une cohérence explicative, ce que j'ai appelé plus haut une proposition épistémologique (qui identifierait des causes, formulerait des principes et trouverait des moyens de rendre intelligible les termes abstraits). Il est en effet frappant de voir dans ces deux ensembles de textes une indistinction assumée des genres : le merveilleux et l'explication rationnelle.

En effet, dans le même temps, une littérature à la fois « populaire » et savante s'est emparée de cette croyance selon laquelle l'imagination de la mère peut *marquer*, au sens propre, le corps de l'enfant jusqu'à expliquer la monstruosité de certains corps. Cette littérature a réinvesti l'instrument épistémique des esprits animaux de manière différenciée : de sa reprise fidèle à son absence assumée, c'est toute une palette explicative qu'il convient de retracer.

L'explication de ces empreintes sur le corps de l'enfant est aussi l'occasion d'analyser de manière quasiment ethnographique un fantasme devenu lieu commun, celui d'une supposée « théorie populaire de l'hérédité. » C'est donc la confrontation entre théorie scientifique et théorie populaire qui est ici en jeu.

Ce motif est le terrain de discussion de trois problèmes bien distincts : Premièrement, quelle méthode permet de trancher entre ces récits plus ou moins vraisemblables? (un enjeu épistémique) ;

---

<sup>5</sup> *Journal des Savans*, p. 465 : « Ces divers accroissements ont donné lieu à plusieurs comparaisons ; si ces plis se trouvent environner la tête, on imagine sur le champ des bandeaux royaux, des Thiars, &c. & on veut que la vue de quelque portrait ait produit quelque ressemblance. Mais pourquoi cette draperie, cette thiare, cette mitre ne représentent-elles pas les couleurs, car ce n'est que par le mélange des couleurs & leur éclat que la mère a été frappée ; pourquoi ces excroissances sont-elles toujours du même ton de couleur que celle du reste du corps, elles devraient être diversement coloriées. On ne voit point des marques de groseilles vertes, quoique les femmes les désirent ; on ne voit point un œillet dessiné sur la peau avec ses couleurs, une anémone, une jonquille : cependant ce sont par ces couleurs qu'elles sont si admirables. »

<sup>6</sup> Il est difficile de ne pas penser à la distinction proposée par Descartes dans son optique entre image rétinienne et image mentale, les tailles douces sont des tâches dont nous construisons le sens.

le deuxième problème relève de ce que je crois pouvoir identifier comme une métaphore picturale : je veux ici parler des différentes théories de la création artistique qui sont engagées dans les manières d'expliquer l'empreinte des envies des femmes enceintes sur le corps des fœtus (il s'agit d'un enjeu esthétique)<sup>7</sup>. Enfin, (c'est le troisième problème), l'ensemble des discussions sur la pertinence de la théorie de l'impression, sur le corps des enfants, des effets de l'imagination de la mère véhiculent des représentations de la femme —éloquentes— qui vont des fantasmes sur ses pratiques débauchées ou parfois zoophiles (on peut distinguer deux figures de la débauche dans notre corpus, dont les théories sur l'imagination sont censées voiler la réalité) à des réflexions sur « la somme des maux physiques arrachés à la triste condition des Reproductrices de l'espèce humaine » (une question de genre).

C'est la concentration de ces différents enjeux (épistémique, esthétique et de genre) autour du motif de l'imagination de la femme enceinte qui en fait un espace permettant de saisir *l'imaginaire d'une époque*.

En recourant au terme d'imaginaire, il s'agit d'interroger la possibilité d'assigner des rapports précis entre la constitution d'une théorie scientifique et l'espace intellectuel dans lequel elle peut s'élaborer. À la suite de la notion d'outillage mental proposée par Lucien Febvre<sup>8</sup>, je cherche à identifier et à restituer des « façons de sentir et de penser, » qui permettent de circonscrire des configurations intellectuelles particulières. On voit ainsi se côtoyer, sans marqueur de différenciation, la description d'un prodige et d'une théorie scientifique. Dans un autre cadre<sup>9</sup>, je me suis intéressée à ce que les théories scientifiques d'une époque produisent dans l'imaginaire des idées : j'ai analysé les manières dont une théorie scientifique suscite des interprétations différentes en mobilisant des imaginaires différents, c'est-à-dire des mondes dans lesquels cette théorie peut prendre place et qu'elle peut modifier ou éclairer (je songe en particulier à la querelle sur l'antimoine prise dans le contexte de la guérison du jeune roi Louis XIV qui trouble et redistribue le

---

<sup>7</sup> Si plusieurs commentatrices ont souligné cette dimension esthétique, elles n'ont peut-être pas étudié le changement de paradigme esthétique qui s'opère avec Maupertuis. Cf M. Terral, notamment p. 112. Après avoir cité le passage de Malebranche qui se trouve dans le livre II, Chap. 7, p. 145-146 de la *Recherche de la vérité*, Mary Terrall écrit « The imagination acts as an artist on the receptive surface of the brain, drawing an image here. »

<sup>8</sup> L. Febvre, (141-142) : «A chaque civilisation son outillage mental ; bien plus, à chaque époque d'une même civilisation, à chaque progrès, soit des techniques, soit des sciences qui la caractérise, un outillage renouvelé, un peu plus développé pour certains emplois, un peu moins pour d'autres. Un outillage mental que cette civilisation, que cette époque n'est point assurée de pouvoir transmettre, intégralement, aux civilisations, aux époques qui vont lui succéder ; il pourra connaître des mutilations, des retours en arrière, des déformations d'importance. Ou des progrès au contraire, des enrichissements, des complications nouvelles. Il vaut pour la civilisation qui l'a su forger ; il vaut pour l'époque qui l'utilise ; il ne vaut pas pour l'éternité, ni pour l'humanité : pas même pour le cours restreint d'une évolution interne de civilisation.»

<sup>9</sup> « L'imaginaire des idées médicales dans la *Muse historique* » in *Natureza, Causalidade e formas de corporeidade*, eds A. Cardoso, M. Marques et M. Mendonça, Humus, Lisboa, 2016, p. 279-298.

partage entre galénistes et paracelsiens). Mon intérêt s'est porté plus précisément sur les procédures de réaménagement et de réorganisation des théories scientifiques dans des espaces discursifs qui n'ont a priori pas vocation à leur faire une place (des gazettes en vers ou des journaux mondains) comme un moyen de saisir la potentialité ouverte par une théorie scientifique quand elle est prise en charge par des contextes de réception différents. C'est cela que je cherche à identifier avec l'expression *d'imaginaire des idées scientifiques* appliquée à l'analyse de leur impact dans un espace non savant. Comme à rebours, il me semble qu'ici ce sont les fantasmes sur l'imagination des femmes enceintes qui incitent, pour ne pas dire obligent, les savants et médecins à élaborer des théories scientifiques permettant d'expliquer les légendes persistantes. On pourrait appeler cette démarche une rationalisation, ou mieux une forme de *scientifisation* de l'imaginaire d'une époque dont je voudrais suivre la construction.

## 2. À la recherche des critères de démarcation

Je choisis comme corpus principal un recueil publié en 1788 par Benjamin Bablot, Conseiller-Médecin ordinaire du roi, à Châlons-Sur-Marne, *Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes dans laquelle on passe successivement en revue tous les grands hommes qui, depuis plus de deux mille ans, ont admis l'influence de cette Faculté sur le Fœtus et dans laquelle on répond aux Objections de ceux qui combattent cette opinion*<sup>10</sup>. Ce dernier texte fait l'objet d'un compte-rendu assez critique l'année suivante, en novembre 1789, dans *l'Esprit des journaux français et étrangers*<sup>11</sup>. Le rédacteur reconnaît quelques rares vertus au travail de l'historien<sup>12</sup> mais conteste la rigueur philosophique<sup>13</sup> du traitement de la question.

J'ai choisi ce corpus parce qu'il propose une histoire du motif du pouvoir de l'imagination des femmes enceintes et des objections qu'il a suscitées telle qu'elle peut s'écrire dans la deuxième

---

<sup>10</sup> à Paris, chez Croullebois, 1788.

<sup>11</sup> p. 136-140. À la fin de l'article, se trouve la provenance supposée du CR : *Journal de médecine, chirurgie, pharmacie, &c.*

<sup>12</sup> « Sans remonter à l'artifice de Jacob, pour exciter l'imagination des brebis et des chèvres, et leur faire produire des petits tachetés de diverses couleurs, il aurait suffi, peut-être de faire un choix des faits les plus authentiques et les plus vraisemblables ; et en les rapprochant des lois connues de l'économie animale, il n'aurait pas été impossible, sinon de démontrer l'opinion qui établit l'influence de l'imagination des femmes enceintes, du moins de lui donner un très grand degré de probabilité. » (p.137)

<sup>13</sup> « La méthode que M. Bablot a suivie pour résoudre la question sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes, nous paraît peu philosophique et s'éloigne des règles d'une sévère logique. Ce n'est point par un recensement de tous les hommes qui ont soutenu une opinion, qu'on peut prouver la vérité de cette opinion. La vérité, dans les sciences, ne se décide point à la pluralité des voix ; car on pourrait, par ce moyen, prouver tout également, le faux comme le vrai, puisqu'il n'y a point d'erreur qui n'ait été soutenue par un très grand nombre d'hommes recommandables par leur savoir et par leurs lumières ». (p. 136-137)



moitié du XVIIIe siècle, c'est-à-dire après la publication d'un certain nombre de textes décisifs sur l'imagination des femmes enceintes, de Malebranche à Maupertuis.

Ce recueil fait de Malebranche un repoussoir et utilise Maupertuis pour limiter la portée explicative du chapitre II de la *Recherche de la Vérité* que Malebranche consacre à l'imagination, mais rend-il entièrement justice aux arguments malebranchistes ? Je pense tout particulièrement au chapitre que Malebranche consacre à l'imagination<sup>14</sup> dans la *Recherche de la Vérité* où il établit le lien entre la diversité des esprits animaux et l'importance des facteurs physiologiques externes, en soulignant la « délicatesse » des fibres de la femme. Dans ce livre, Malebranche distingue deux causes physiques du dérèglement de l'imagination : l'une physiologique porte sur la délicatesse des fibres du cerveau et touche tout particulièrement les personnes vulnérables et fragiles. L'autre est le fait des esprits animaux, ces corpuscules vaporeux qui partent du cerveau pour aller dans les nerfs et qui sont à l'origine de nos impulsions psychologiques. Et je pense également au chapitre XV de la *Venus Physique* en 1745 dans lequel Maupertuis tout en reconnaissant l'impact de l'imagination n'admet pas la *ressemblance* entre ce qui cause la passion (bonne ou mauvaise) et l'effet qui en résulte sur le corps de l'enfant. Comme le montre Mary Terrall, Maupertuis en fait une superstition qui dissimule ou éclipse l'action effective des particules matérielles du corps dans l'organisation du vivant<sup>15</sup>.

Dans cette dissertation, le motif de l'imagination des femmes enceintes est pris dans des cadres de réflexion qui partagent tous une forme de brouillage mêlant récits fantastiques et tentatives d'explication rationnelle. Ce qui soulève une question : comment comprendre que les médecins cherchent à expliquer rationnellement les « sagas » fantastiques, c'est-à-dire pour reprendre une formule de Bablot les « contes à dormir debout » (bablot, 70) ? Bablot est conscient de la difficulté puisqu'il s'emploie précisément à élaborer une généalogie du motif et à cheminer à travers elle en produisant une méthode permettant d'esquisser un partage.

## 2.1 L'analyse logique des raisonnements

Pour Bablot, il s'agit de trancher entre la masse des faits et la logique du raisonnement grâce à une discussion analytique des arguments présentés. La dissertation s'ouvre sur une anecdote bien

---

<sup>14</sup> Cf sur cette question Delphine Antoine, introduction à Malebranche, *De l'imagination, De la recherche de la vérité*, livre II, p. 7-69.

<sup>15</sup> Mary Terrall, p. 114 : « Both Maupertuis and Buffon debunked the power of the maternal imagination to produce recognizable signs of desired or feared objects as superstition in the context of defending the notion of active matter. On this view, organization of elementary organic particles into fully formed creatures happened by virtue of inherent forces or properties of matter located in the most fundamental particles, rather than being imposed by some external power like the imagination on an unformed mass. »

connue : l'enfant de Silésie supposé né avec une dent en or. La vérification permet de clore les conjectures, et l'anecdote s'achève sur cette formule pour une part encore problématique : « on s'avisait à la fin de vérifier le fait et il se trouva que la dent n'était pas d'or ». A contrario, la question du pouvoir de l'imagination des femmes enceintes semble moins incertaine puisque la preuve visuelle des difformités les rend incontestables :

Tout le monde en effet convient que les enfants apportent souvent, en naissant, des marques plus ou moins bizarres et des difformités plus ou moins monstrueuses : la dispute ne roule que sur la cause de ces productions, où les uns croient reconnaître le cachet du pouvoir de l'imagination des mères, tandis que les autres n'y voient que l'empreinte des jeux du hasard. (Bablot, 4)

L'incertitude ne porte pas sur l'existence du fait mais sur la *cause* de sa production et met en balance le hasard ou le pouvoir expressif de l'imagination. Ce *conflit épistémologique* oppose une croyance reposant sur « une masse de faits plus ou moins avérés » et la « logique du raisonnement » qui s'appuie sur « les seules possibilités physiologiques. » Ainsi au « préjugé ridicule, enfanté par la débauche des femmes, propagé par la crédulité du vulgaire, et accrédité par l'ignorance de quelques médecins, » Bablot oppose « la discussion analytique sur les faits et les raisonnements. » Aux motifs traditionnels de la croyance (préjugé, crédulité, ignorance), Bablot ajoute « l'argument » de la débauche des femmes. Comment interpréter cette insertion dans la liste des motifs classiques ?

Cette manière de poser le problème ouvre la question passionnante de l'interaction psychophysique qui permet de distinguer deux interrogations : 1) jusqu'à quel point sommes-nous maîtres de ce que nous créons ? 2) Si un pouvoir causal de l'esprit sur le corps est avéré, peut-il ne pas procéder d'une intention ou mieux d'une volonté ?

En d'autres termes, peut-on envisager l'existence d'un pouvoir causal involontaire qui ne soit pas un réflexe ?

## **2.2 Le pouvoir efficient de l'imagination**

Hippocrate, Aristote, Plin, Saint-Thomas et Montaigne sont tour à tour convoqués pour attester de l'ancienneté du motif et de la variété de ses explications. Ces références donnent le périmètre du champ problématique. Ainsi, la référence au livre *De la Superfétation* d'Hippocrate (dont l'authenticité est contestée) sert à poser le thème : « si les femmes grosses désirent manger de la terre ou du charbon, et qu'elles en mangent réellement, leurs enfants apportent, en naissant les marques de ces substances. » Donc l'ingurgitation, qui marque la satisfaction d'une envie inexplicable, se traduit, via l'incorporation ou l'assimilation de la substance étrange, par une marque sur le corps de l'enfant ; l'enfant devient ce qui est mangé par la mère. Puis se mettent en place deux dimensions de la question (l'explication de la variation fondée sur la différence entre les générations animale et humaine et l'explication des écarts entre idées et génération). La référence à

Aristote sert, quant à elle, à introduire une réflexion comparée sur les générations humaine et animale, qui indique que celle de l'homme est moins parfaite (on rencontrerait moins de difformités au motif que la génération animale est moins sujette à la variation des idées) : « [...] ne serait-ce pas dans l'inconstance et la mobilité des idées de l'homme au moment de la conjonction, qu'il faudrait chercher la cause ; puisque les animaux, incapables de distraction, se livrent entièrement au plaisir de la chair, dont la nature leur fait besoin ? » (Bablot, 70) S'il y a une variation, c'est donc parce que dans la conception intervient la distraction et la volatilité des idées qui compliquent en quelque sorte le fait de se « livrer entièrement au plaisir de la chair. » L'imperfection dans la génération humaine vient donc de « l'inconstance et de la mobilité des idées » au moment de la « conjonction. »

Pline est, pour sa part, utilisé pour étayer l'idée aristotélicienne d'une incidence des idées sur la génération mais en introduisant la dimension décisive de la ressemblance ou de la dissemblance. Cette dissemblance, causée par la volatilité de l'imagination (Pline parle même de voltige), est alors présentée comme une marque distinctive : « et l'on peut croire que de nombreuses circonstances fortuites ont une influence sur elles : la vue, l'ouïe, la mémoire et les images gravées au moment même de la conception (*Histoire Naturelle*, Livre VII, ch. X). »<sup>16</sup> Il n'est ici question ni de satisfaire à une envie fantasque, ni de mesurer l'impact d'un quelconque choc traumatique mais simplement d'affirmer l'évidence d'un pouvoir efficient de l'imagination qui justifie la difformité, fonde les différences entre les individus et propose une démarcation entre génération animale et humaine.

### 2.3 La question de l'imitation

Ce qu'il s'agit ensuite d'expliquer c'est le processus concret par lequel cette imitation opère. On trouve chez Saint-Thomas, une description du processus par lequel l'impact se produit : « l'imagination a une sorte d'énergie sur la matière corporelle qui, en conséquence, se moule sur les objets auxquels celle-ci s'est arrêtée, et c'est dans le pouvoir de l'imagination, au moment du « sacrifice » amoureux, qu'on trouve la cause des dissemblances »<sup>17</sup>. Son propos est appuyé par François Valesio, médecin de Philippe II, pour qui il y a bien une traduction physique sur le corps

---

<sup>16</sup> Le passage se poursuit en ces termes : « On va jusqu'à estimer qu'une pensée traversant subitement l'esprit de l'un ou de l'autre des parents peut produire ou brouiller la ressemblance ; c'est pourquoi les différences sont plus nombreuses chez l'homme que chez tous les autres animaux, puisque la rapidité des pensées, la promptitude de l'esprit et la diversité des tempéraments impriment des marques extrêmement variées, tandis que les autres êtres animés n'ont qu'un esprit passif et sont tous semblables, chacun dans son propre genre. »

<sup>17</sup> Saint-Thomas, Quaest IV, Articul. VIII, cité par Bablot, p. 29.

de l'enfant de ce qui existe spirituellement dans l'âme de la mère<sup>18</sup>. L'intérêt de la référence à Valesio est d'étendre la question de l'impact de l'imagination à l'homme (et de ne pas le cantonner à la femme).

On voit se mettre en place un modèle artistique qui mobilise l'imitation : le champ analogique de la sculpture est ici convoqué puisqu'on peut comprendre cette énergie qui agit sur la matière corporelle pour se mouler sur les objets de l'imagination comme le travail du sculpteur qui façonne la glaise pour lui donner une forme, qui grave une matière molle<sup>19</sup>.

Pour récapituler, avant la référence à Malebranche, la réflexion sur l'imagination des femmes enceintes constate l'effet des idées sur le corps du fœtus, l'inscrit dans une réflexion sur le pouvoir de l'imagination en général (chez l'homme et la femme), insiste sur le caractère décisif du moment de la « conjonction » (c'est-à-dire de la conception) et esquisse une métaphore de la création artistique pour expliquer le processus d'impression des idées sur le corps du fœtus.

### 3. La théorie des esprits animaux au secours des contes à dormir debout ? Ou la « scientification » de l'imaginaire d'une époque

Ce qu'apporte la théorie de Malebranche à ce problème est de pouvoir expliquer le processus permettant de traduire le psychique en physique, afin de comprendre la production des monstres. Mais ce qui est particulièrement intéressant, du moins à mes yeux, c'est que la théorie de Malebranche continue à côtoyer des récits extravagants. Il s'agit donc moins d'une disparition du motif de l'imagination divagante de la femme enceinte que d'une forme d'arraisonnement par lequel on cherche à expliquer ces fameux « contes à dormir debout » : ce que Bablot appelle un *mécanisme* auquel on est « comme forcés de croire. »

Comme on le sait, le recours aux esprits animaux pour expliquer l'influence de la pensée de la mère sur le fœtus prend sa source dans des textes de Descartes en particulier dans le chapitre V de la *Dioptrique* et dans certains articles (en particulier l'article 136) présents dans la deuxième partie de

---

<sup>18</sup> Francesco Valesio, *De iis quae scripta sunt physice in libris sacris sive de Sacra Philosophia*, caput XI, Lugduni, Apud fratres de Gabiano, 1592, in-8°, p.138 : « Ce qui existe spirituellement dans l'âme de la mère, se retrace physiquement, dit-il, sur le corps de son enfant. En conséquence de ce principe, qu'un animal blanc, par exemple, se représente fortement quelque chose de noir, dans le moment de la conception, ses petits, au lieu d'être blancs, seront noirs mais ce phénomène aura lieu, surtout si le Mâle et la Femelle fixent particulièrement leur attention sur le même objet. »

<sup>19</sup> On trouve également ce motif chez Fernel qui écrit « je tiens pour certain qu'il n'y a que la Pensée qui **dessine les figures** et les modifie », chez Ficin : « ces passions (l'amour, la joie, la crainte et la douleur) portées à un degré supérieur, affectent quelques fois sur le champ non seulement le physique de ceux qui les éprouvent mais le Fœtus lui-même **porte encore l'empreinte de leur énergie**, » ou encore ou encore chez Riolan : « Doit-on s'étonner que l'Imagination, à l'aide des esprits, meuve, modifie, et dispose tellement une matière molle, **qu'elle puisse graver**, en tout ou en partie, sur le Fœtus délicat, la figure d'une chose que la Mère aura vue, ou entendue, ou à laquelle elle aura pensé? » (c'est moi qui souligne).

son *Traité des Passions de l'Âme*. Dans la *Dioptrique*, Descartes écrit : « il ne me serait pas bien difficile de démontrer ici, comme telle ou telle figure passe des artères d'une femme grosse jusques sur les membres de l'enfant qu'elle porte dans son sein, et y imprime ces tâches connues sous le nom d'envies. » Mais Malebranche ajoute d'une part une réflexion sur le rapport entre le fœtus et la mère : le fœtus est-il la partie d'un tout ou bien a-t-il une forme d'indépendance à l'intérieur de ce tout ? Et d'autre part une réflexion sur la nature de la transmission et sur son contenu. Marie-Hélène Huet montre à propos que l'enjeu est aussi pour Malebranche de défendre le pouvoir formateur de l'imagination comme principe fondamental de l'organisation des vivants, qu'il devient par ailleurs difficile d'articuler à la thèse de la préformation (Huet, 49-50).

Un fameux passage du livre II de la *Recherche de la Vérité* pose clairement le problème :

Ainsi, les Enfants voient ce que leurs Mères voient, ils entendent les mêmes cris, ils reçoivent les mêmes impressions des objets, et ils sont agités des mêmes passions. Car, puisque l'air du visage d'un homme passionné, pénètre ceux qui le regardent et imprime naturellement en eux une passion semblable à celle qui l'agite, quoique l'union de cet homme avec ceux qui le considèrent ne soit pas fort grande, on a, ce me semble, raison de penser que les Mères sont capables d'imprimer dans leurs enfants tous les mêmes sentiments dont elles sont touchées et toutes les mêmes passions dont elles sont agitées. Car enfin, le corps de l'Enfant ne fait qu'un même corps avec celui de la Mère ; les sentiments et les passions des suites naturelles des mouvements des esprits et du sang et ces mouvements se communiquent nécessairement de la Mère à l'enfant, donc les passions et les sentiments et généralement toutes les pensées dont le corps est l'occasion sont communes à la mère et à l'enfant (Livre II, chap. 7, p. 113).

Ce pouvoir formateur de l'imagination peut, bien sûr, se comprendre comme la trace qui trahit la violence d'un désir<sup>20</sup>, mais il est aussi la preuve d'un réel pouvoir de la mère sur la forme de l'enfant. Mitia Rioux-Beaulne a bien montré dans son étude sur l'imaginationisme de Malebranche<sup>21</sup> l'importance du geste qu'opère ici l'oratorien. Il met en évidence les enjeux anthropologiques de cette théorie de l'imagination : « la constitution d'un champ d'investigation bouleversant la distribution traditionnelle des savoirs. La théorie de l'imagination fournit le cadre génétique d'une anthropologie générale » (Rioux-Beaulne, 706). Mitia Rioux-Beaulne montre comment cette théorie malebranchiste de l'imagination souligne « l'impuissance de l'âme à maîtriser le corps. »

Le cadre que dessine Malebranche ici suppose donc premièrement que le sang et les esprits circulent de la mère à l'enfant ; ensuite que l'enfant dans la matrice ne soit pas indépendant de la mère ; qu'il y ait une communication immédiate du cours des esprits du cerveau de la mère au cerveau de l'enfant et cela sans modification ; enfin que les sensations ressemblent aux objets qui

---

<sup>20</sup> Comme le souligne M.-H. Huet dans le livre déjà cité, Alain Grosrichard y voyait déjà la trace du péché, et même, littéralement, du fruit défendu. Cf Alain Grosrichard « Le Cas Polyphème ou un monstre et sa mère », in *Ornicar ?*, 12-13, Paris, Navarin Editeur, 1977, p. 53.

<sup>21</sup> Mitia Rioux-Beaulne, « 'Les enfants voient ce que leurs mères voient' : L'imaginationisme de Malebranche et sa réception au XVIIIe siècle », *Rivista di storia della filosofia*, n.4, 2012, p. 705-726.

les causent c'est-à-dire que les passions puissent produire une représentation réelle de ces mêmes objets chez l'enfant. Malebranche met ici en place un véritable paradigme qui va constituer, à partir de *la Recherche*, un programme de recherche, puisque les discussions à venir porteront précisément pour l'essentiel sur ces différents points. Avec l'introduction de la théorie des esprits animaux, la question de l'imagination des femmes enceintes est reconfigurée : il s'agit moins de discourir, en général, de l'influence des fantaisies de la mère sur le corps de l'enfant que d'expliquer le *mécanisme de transmission* qui opère de la mère au fœtus. Ainsi, la théorie des esprits animaux fonctionne comme *l'explication d'un mécanisme* qui s'appuie sur la fragilité ou la tendresse des fibres du cerveau de l'enfant pour rendre compte de l'influence de la mère sur le fœtus.

Rappelons que chez Malebranche, l'attention à la délicatesse des fibres de la femme, qui fait écho à la délicatesse des fibres du fœtus, s'inscrit dans un partage entre sensibilité féminine et raison masculine qui fonde la différence des sexes. Si cette distinction repose sur une plus ou moins grande finesse et souplesse des fibres du cerveau, sans parler encore de plasticité, il fait en sorte que les deux ne se recouvrent pas complètement, évoquant l'existence d'« hommes mous et efféminés » et de femmes « viriles » (*Médecine et philosophie*, 396).

S'il est certain que cette délicatesse des fibres du cerveau est la principale cause de tous ces effets, il n'est pas de même certain qu'elle se rencontre généralement dans toutes les femmes. Ou si elle s'y rencontre, leurs esprits animaux ont quelquefois une telle proportion avec les fibres du cerveau, qu'il se trouve des femmes qui ont plus de solidité d'esprit que quelques hommes. C'est dans un certain tempérament de la grosseur et de l'agitation des esprits animaux avec les fibres du cerveau que consiste la force de l'esprit, et les femmes ont quelques fois ce juste tempérament<sup>22</sup>.

En résumé : le conte à dormir debout a donc été un objet historique —mille fois décliné depuis Hippocrate— dont Malebranche a, paradoxalement, rendu scientifiquement et philosophiquement raison grâce à sa théorie des esprits animaux. Cette théorie lui a permis de construire le cadre de réflexion du motif de l'imagination des femmes enceintes et de reconfigurer les questions qui structurent cette réflexion. Mais plutôt que de voir dans ce moment historique une mise au pas de la raison triomphante sur une fantasmagorie solidement ancrée, il faut également retenir que, au moment où Malebranche met en place ce paradigme, il l'utilise pour expliquer une fantaisie invraisemblable :

---

<sup>22</sup> (*Médecine et philosophie*, 398-9). Cette citation est précédée du passage suivant : « Cette délicatesse des fibres se rencontre ordinairement dans les femmes, et c'est ce qui leur donne cette grande intelligence pour tout ce qui frappe les sens... Tout ce qui dépend du goût est de leur ressort, mais pour l'ordinaire, elles sont incapables de pénétrer les vérités un peu difficiles à découvrir. Tout ce qui est abstrait leur est incompréhensible... Une bagatelle est capable de les détourner ; le moindre cri les effraie ; le plus petit mouvement les occupe. Enfin, la manière et non la réalité des choses, suffit pour remplir toute la capacité de leur esprit : parce que les moindres objets produisent de grands mouvements dans les fibres délicates de leurs cerveaux, elles existent par la suite dans leur âme des sentiments assez vifs et assez grands pour l'occuper tout entière. »

... Il n'y a pas un an qu'une femme ayant considéré avec trop d'attention le Tableau de Saint Pie, dont on célébrait la Fête de la Canonisation, accoucha d'un Enfant qui ressemblait parfaitement à la Représentation de ce Saint. Il avait le visage d'un Vieillard, autant qu'en est capable un Enfant qui n'a point de barbe. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, ses yeux tournés vers le Ciel et il avait très peu de front, parce que l'Image de ce Saint, étant élevée vers la voûte de l'Eglise, en regardant le Ciel, n'avait aussi presque point de front. [...] Enfin, cet Enfant ressemblait fort au Tableau sur lequel sa Mère l'avait formé par la force de son Imagination. C'est une chose que tout Paris a pu voir aussi bien que moi, parce qu'on l'a conservé assez longtemps dans de l'esprit de vin. (Livre II, chap. 7, p. 245-51 et 253)

Comment expliquer cela? Il n'y a pas d'arraisonnement du motif fantasmagorique par l'explication malebranchiste, le divertissement et le mélange des genres demeurent.

## Conclusion

Les esprits animaux ont donc historiquement constitué un motif explicatif commode pour expliquer ou justifier conjointement les fantasmes de la ressemblance dans la génération et la puissance d'une imagination qui emprunte de multiples formes mais ne plie pas sous l'explication scientifique.

En guise d'ouverture, je voudrais esquisser deux pistes de réflexion :

1) La question de l'imagination des femmes enceintes, qu'elle ait subi un traitement merveilleux, scientifique ou merveilleux *et* scientifique, est aussi un moyen, par l'affirmation constamment réitérée de la faiblesse des fibres de la femme, d'expliquer la débauche à laquelle cède cette dernière. On ne peut ignorer cette dimension qui conduit à voir dans la reprise du motif de l'imagination un subterfuge permettant de dissimuler des pratiques inavouables. Les progrès faits dans l'explication scientifique du phénomène sont alors là pour déjouer la supercherie.

2) Avec la *Venus physique*, Maupertuis reconnaît 70 ans après le texte de Malebranche l'impact de l'imagination mais refuse d'admettre la ressemblance entre ce qui cause la passion (bonne ou mauvaise) et l'effet qui en résulte sur le corps de l'enfant. Au chapitre XV, intitulé « Des accidents causés par l'imagination des mères, » il considère en effet que,

la frayeur peut causer de grands désordres dans les parties molles du fœtus, mais elle ne ressemble point à l'objet qui l'a causée. Je croirais plutôt que la peur qu'une femme a d'un tigre fera périr entièrement son enfant, ou le fera naître avec les plus grandes difformités, qu'on ne me fera croire que l'enfant puisse naître moucheté ou avec des griffes, à moins que ce ne soit un effet du hasard qui n'ait rien de commun avec la frayeur du tigre (87-8).

Par là, il construit une nouvelle étape dans la réflexion sur l'influence du moral sur le physique tout en récusant une théorie de la représentation comme imitation de l'objet de la frayeur ou de la fascination et en mobilisant une théorie non mimétique de la création, une théorie de la représentation.

Il est frappant de noter que ce nouveau paradigme s'accompagne d'une nouvelle conception esthétique (au sens large). Il ne s'agit plus comme le proposait Thomas Feyens dans son *De Formatrice fœtus* de 1620 de penser la ressemblance de l'objet :

Pourquoi le Fœtus, d'après cette manière de voir, ne serait-il pas la toile sur laquelle l'imagination de la mère, par l'entremise des esprits, qui lui tiendraient lieu de pinceau, viendrait dessiner les traits des différents objets extérieurs qui auraient frappé sa pensée et qui, dès lors, existeraient réellement dans son âme (193-4) ?

Le mécanisme pictural demeure mais la ressemblance a disparu. Le processus créatif quitte le champ de l'imitation pour celui de la symbolisation.

### Références bibliographiques :

- Andrault, R., S. Buchenau, C. Crignon et A.L. Rey (dir.) *Médecine et philosophie de la nature humaine, de l'âge classique aux Lumières*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- Bablou, B. *Dissertation sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes dans laquelle on passe successivement en revue tous les grands hommes qui, depuis plus de deux mille ans, ont admis l'influence de cette Faculté sur le Fœtus et dans laquelle on répond aux Objections de ceux qui combattent cette opinion*, Paris, chez Croullebois, 1788.
- Bellet, I. *Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes, où l'on combat le préjugé qui attribue à l'imagination des mères le pouvoir d'imprimer sur le corps des enfants renfermés dans leur sein la figure des objets qui les ont frappés*, publié à Paris, chez les Frères Guerin, 1745.
- Blondel, J.-A. *Dissertation physique sur la force de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus*, trad. Albert Brun, Leyde, G. Langerak et T. Lucht, 1737.
- Esprit des journaux français et étrangers*, t. XI, novembre 1789, Paris, Vve Valade, p. 136-140.
- Febvre, L. *Le problème de l'incroyance au XVIe siècle. La religion de Rabelais*, 1942, rééd. Paris, Albin Michel «L'Evolution de l'Humanité», 1968.
- Huet, M.-A. *Monstrous Imagination*, Harvard University Press, 1993.
- Journal des Sçavans*, Paris, Chaubert, août 1745, p. 459-476.
- Malebranche, N. *De l'imagination, De la recherche de la vérité*, livre II, édité par Delphine Kolesnik-Antoine, Paris, Vrin, 2006.
- Maupertuis, P.-L. Moreau de *Vénus Physique*, s. l., 1745.
- Pline l'ancien, *Histoire naturelle*, traduit et édité par Stéphane Schmitt, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2013.
- Rey, A.-L. « L'imaginaire des idées médicales dans la *Muse historique* » in *Natureza, Causalidade e formas de corporeidade*, eds. A. Cardoso, M. Marques et M. Mendonça, Humus, Lisboa, 2016, p. 279-298.
- Rioux-Beaulne, M. « 'Les enfants voient ce que leurs mères voient' : L'imaginationisme de Malebranche et sa réception au XVIIIe siècle », *Rivista di storia della filosofia*, n°4, 2012, p. 705-726.
- Terrall, M. "Material Impressions : Conception, Sensibility and Inheritance" in *Vital Matters: Eighteenth-century Views of Conception, Life, and Death*, Mary Terrall et Helen Deutsch (dir.), Toronto, University of Toronto Press, 2012, p. 109-129.
- Thomas Feyens, *De Formatrice fœtus*, Anvers, Willem van Tongheren, 1620.
- Valesio, F. *De iis quae scripta sunt physice in libris sacris sive de Sacra Philosophia*, Lugduni, Apud fratres de Gabiano, 1592.